

La loupe et le télescope

L'ethnologue: voyageur du temps et de l'espace

par Éric Navet

numéro 11 | 2015
l'autre voie

[extrait]

l'autre voie

extrait | numéro 11 | 2015

L'autre voie est la revue annuelle publiée par
La croisée des routes | association Déroutes & Détours,
17 rue des Orphelins 67000 Strasbourg
lacroiseedesroutes@gmail.com

Directeur de la publication : Joël Isselé

Rédacteur en chef : Franck Michel

Suivi de la publication : alain walther

Crédit photographique : auteurs des articles, sauf mention contraire

Mise en pages : sylvie pelletier/ L'intranquille

ISSN 2260-4723

© 2015 – tous droits réservés

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



www.croiseedesroutes.com

Plateforme culturelle de partage autour du voyage à l'esprit farouchement nomade

LA LOUPE ET LE TÉLESCOPE

L'ethnologue :
voyageur du temps et de l'espace

par **Éric Navet**

*« Moi mes souliers ont beaucoup voyagé,
Ils m'ont porté de l'école à la guerre.
J'ai traversé sur mes souliers ferrés
Le monde et sa misère. »*

Félix Leclerc

Chacun porte la croix qu'il a lui-même forgée. Claude Lévi-Strauss, en écrivant, en 1955, en introduction à ses *Tristes tropiques* sa (presque) fameuse phrase : « *Je hais les voyages et les explorateurs* », a donné à ceux qui le jalouaient des verges pour se faire fouetter. Que ne lui a-t-on reproché de n'être pas un homme de terrain ! Quelques mois chez diverses tribus du Brésil, de quoi écrire sa thèse, et puis, déjà, les sacs étanches, le casque colonial et le short kaki sont remisés et le chercheur se retire dans sa tour d'ivoire pour produire l'une des plus monumentales œuvres d'ethnologue qui soient. C'est possible avec une bonne dose d'intelligence et une grande perspicacité.

On ne *naît* sans doute pas ethnologue, mais on ne le devient pas par hasard ou par obligation comme on devient inspecteur des impôts ou mineur de fond. Si je considère comme une chance d'avoir été, voici une quarantaine d'années, ouvrier à l'usine Renault de Billancourt, ce n'est certes pas parce que je réalisais ainsi un rêve d'enfant¹. Au moins cette expérience, achevée au bout de deux semaines, m'aura-t-elle appris qu'il n'est pas besoin d'aller bien loin pour découvrir des mondes inconnus et que, pour le dépaysement, l'île Seguin vaut bien l'île des Pins...

Moi, né à Cherbourg, un port normand, je ne pouvais haïr les voyages, j'avais même envie de m'engager dans la marine marchande pour courir les mers. Je lisais Henri Vernes et Mayne Reid, James Oliver Curwood et Fenimore Cooper aussi bien sûr puisque les Indiens d'Amérique me fascinaient déjà tout petit. Lorsque j'appris, assez tardivement, qu'il existait un métier, l'ethnologie, qui consistait à étudier les peuples qu'on appelait encore « primitifs », je n'hésitai pas, après un bac et une traversée laborieuse, à m'engager dans des études en sociologie et ethnologie, à la Sorbonne puis à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris.

Une vocation, car c'est bien de cela qu'il s'agit, est une histoire d'amour, donc aussi une aventure. En ce qui me concerne, c'est plus précis encore : c'est à l'invitation d'une jeune fille amérindienne ojibwé du Canada, avec laquelle j'avais une relation épistolaire plus qu'amicale, que j'ai « découvert » les Indiens l'été 1971. Mon projet, en prenant l'avion pour l'Amérique, était davantage matrimonial que scientifique et, à défaut de concrétiser avec ma « princesse » indienne², je tombai amoureux d'un lieu et d'une communauté : la réserve indienne Ojibwé de Saugeen dans l'Ontario au Canada. Je n'ai jamais cessé d'y retourner depuis, et voici quatre ou cinq ans un événement est venu sceller le lien qui m'unit à cet endroit et à une famille en particulier. L'une des petites filles de la famille et sa mère m'ont fait remettre par un chamane, devant témoins, une plume d'aigle³ qui me protège, moi et les miens, et qui symbolise de la façon la plus forte la relation que j'ai avec la famille Mason qui me considère depuis longtemps comme l'un des leurs.

On comprendra que le voyage et le terrain sont, pour moi, indissociables et en aucune façon une « *brimade initiatique* » (Panoff, 1968) ; depuis 43 ans, mon envie, mon besoin, d'entretenir cette relation est plus forte que mon manque de confiance dans la technologie aéronautique. Mon intimité avec les gens ne m'a pas empêché d'étudier leur histoire, leurs histoires, les systèmes de parenté et d'alliance, la tenure foncière, et bien d'autres choses qui ont donné matière à deux thèses d'ethnologie.

Il n'empêche que je me sens plus en phase avec cette réflexion de Jean Malaurie : « *Je n'ai pas étudié les Inuits, je les ai vécus* » (cité par Aurégan, 2014, page 11) qu'avec le propos un peu désabusé de Claude Lévi-Strauss : « *L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnologue ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe ; de la faim, de la fatigue, parfois de la maladie ; et toujours, de ces mille corvées qui rongent les jours en pure perte et réduisent la vie dangereuse au cœur de la forêt vierge à une imitation du service militaire... Qu'il faille tant d'efforts, et de vaines dépenses pour atteindre l'objet de nos études ne confère aucun prix à ce qu'il faudrait plutôt considérer comme l'aspect négatif de notre métier.* » (Lévi-Strauss, 1955, page 3)

C'est le côté aventureux de l'ethnologie, sa fréquentation des coupeurs de têtes et des anacondas, un grand sens de l'équilibre sur les passerelles de liane en Amazonie et des *cutlines* de la forêt boréale, disons-le, le côté *Indiana Jones* qui séduit encore dans un monde de plus en plus désenchanté. Et, même si cela marche moins bien lorsqu'on s'intéresse aux rappers et aux tagueurs des banlieues de Paris ou de Lyon, pourquoi ne pas assumer une image plutôt flatteuse ? Les gens ont plus que jamais besoin de rêver ! Entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'entretenir les fantasmes coloniaux et post-coloniaux (Tarzan et Mowgly réunis, selon l'âge), mais la réalité vaut bien mieux que les préjugés, cette réalité des cultures auxquelles nous nous intéressons (plutôt que « *sur lesquelles nous travaillons* »), nous ethnologues, et qu'il nous revient de faire connaître. Car je souscris pleinement à cette autre réflexion de Jean Malaurie : « *La situation de témoin implique des devoirs.* »

On ne devient pas un être humain complet sans les autres et il est illusoire de prétendre s'en passer ; la liberté ne va pas sans la fraternité, sans un échange de sentiments et d'émotions, pourquoi pas aussi de biens puisque « *les petits cadeaux...* ». Il est d'ailleurs curieux que le beau slogan de la république française prône ce que la législation contrarie sans cesse en mettant en avant l'individu et ses droits imprescriptibles. L'Autre, surtout si l'on se sent déjà des atomes crochus avec lui, est comme un miroir, il nous donne une image de nous-mêmes que, parfois,

nous ne soupçonnions pas. Et comment prétendre étudier et comprendre les autres, comme c'est l'ambition et la raison d'être de l'ethnologie, si l'on ne se connaît pas soi-même ? Qu'on ait ou non des « *semelles de vent* »⁴, ou, de façon plus triviale, la bougeotte, il y a donc toujours un voyage à la clé ; il peut être à sa porte mais aussi à des encablures ou des nœuds marins, ce n'est pas la distance qui importe, c'est une proximité plus ou moins lointaine...

Si l'on fait siens ces prémisses, on peut soupçonner chez ceux qui craignent de lâcher les amarres et qui font de l'immobilisme une profession de foi – cela inclut quelques ethnologues – une crainte, au mieux inconsciente, de se voir mis à nu soi-même par « *les peuples nus* » dont parle Max-Pol Fouchet, de se retrouver le « horsain »⁵ en terre étrangère. Clarice Lispector, romancière brésilienne, dit sa crainte de se retrouver telle qu'en elle-même : « *À peine suis-je rentrée en moi que, prise de panique, je veux en sortir.* » Le risque est grand en effet, mais n'est-il pas temps aussi pour les Occidentaux de se dévoiler la face ?

La position de Claude Lévi-Strauss donnée plus haut amène à d'autres remarques, à d'autres questions : les heures passées sur les routes (pas seulement sur les passerelles de liane), à pied ou sur un chameau (etc.) sont-elles vraiment « perdues » ? La première contrainte (ou adaptation ?) de l'ethnologue n'est-elle pas de se plier à des temporalités différentes ? Le temps de vivre, de partager sans discours des façons d'être et de faire, est-il « perdu » pour l'ethnologie ? De quelle ethnologie est-il question ? N'oublions pas l'injonction toujours pertinente de Bronislaw Malinowski : « *Ne jamais oublier l'organisme humain, vivant, palpitant, fait de chair et de sang, qui demeure quelque part au cœur de toute institution.* » (Kardiner, Preble, 1966, page 238)

« *La faim, la fatigue, la maladie* » font partie de ces vies auxquelles nous nous intéressons et que, le temps de quelques mois ou de quelques années, nous partageons. Comment connaître un peuple, une culture si on ne marche pas sur les sentiers qu'il foule, si on ne mange pas ce qu'il mange, si on ne sait pas de quoi il souffre ? Savoir de quoi il souffre, mais aussi ce qui lui fait plaisir, ce qui le fait rire. Il n'y a peut-être pas de chose moins

partagée que le sens de l'humour. Mais il peut se faire aussi qu'on se retrouve chez des êtres différents dans leurs « extériorités » mais dont nous partageons forcément, en tant qu'êtres humains soumis aux mêmes contraintes mais aussi aux mêmes jouissances biologiques, des « intériorités », pour employer les concepts de Philippe Descola (2005). L'ethnologue qui n'est pas prêt à s'immerger dans de nouveaux espaces physiques et culturels (du moins à essayer) devrait sans doute envisager une reconversion.

L'ethnologue
qui n'est pas prêt
à s'immerger dans
de nouveaux espaces
devrait sans doute
envisager une
reconversion...

Alors quelle attitude adopter : le regard éloigné de l'astronome ou le compte-fils de l'entomologiste ? Le problème de l'objectivité se pose-t-il toujours en ethnologie et dans les sciences sociales en général ? Doit-on, pour être pris au sérieux, faire comme si ? On sait que dans les sciences dites « dures » la question est déjà tranchée, alors pourquoi vouloir être plus scientifiques que les scientifiques ? Jean Guiart répond à cette angoisse : « *Le slogan ne doit pas être "mort au subjectivisme", mais volonté d'intégrer tous les facteurs de subjectivité dans un corpus d'informations visant à l'exhaustivité de façon à se faire recouper l'un l'autre tous les éléments de connaissance, de telle manière que l'ensemble en arrive à former de soi-même un tableau aussi dense et équilibré que possible et qu'il n'y ait plus qu'à les décrypter : ce qui pourra demander plus d'une vie de chercheur.* » (Guiart, 1970)

L'ethnologue dispose d'un arsenal conceptuel adapté pour tenter de comprendre et d'analyser les différents éléments qui composent une culture, mais puisque comprendre c'est « prendre avec », intégrer, il faut que l'ethnologie soit d'abord une rencontre : comment rencontrer si l'on choisit délibérément de garder ses distances ? Il y a là un étrange paradoxe. Y a-t-il une sorte de « proxémie »⁶ à trouver entre une immersion complète, qui ne peut être qu'encouragée (autoriser est forcément insuffisant) mais qui peut faire oublier qu'on est là non seulement pour « vivre avec », mais pour expliquer, rendre compte, et un regard froid sans émotion qui peut expliciter certains faits mais n'épuise en aucune manière la matière : la culture comme totalité, ensemble cohérent de croyances, de pratiques, d'institutions, de règles d'alliance et d'échange, etc. ?

Une autre façon d'approcher ce qui constitue le problème crucial de l'ethnologie – celui de son existence et de sa raison d'être – est de constater qu'une culture s'exprime aussi par des sensations, des émotions qu'un discours analytique et strictement rationnel peine à traduire. Comment trouver les mots déjà si on n'a pas ressenti plaisirs et souffrances avec ceux qui nous accueillent et parfois nous supportent ?

Les sociétés traditionnelles, sociétés du lien et de l'échange, étaient basées, à tous les niveaux de la culture (sociologique, écologique, spirituel...), sur un principe d'harmonisation des relations qu'entretenaient les humains entre eux et avec leurs environnements naturels et surnaturels (visibles et invisibles), présents et passés. Il m'apparaît utile et nécessaire, pour l'ethnologue en particulier, d'entrer dans ce jeu pour s'y retrouver. Et ça n'est pas facile lorsqu'on est issu d'une civilisation comme l'Occidentale caractérisée, elle, par la fermeture et plus, la négation de l'Autre ⁷.

La *fête* et le *rite* sont des moments privilégiés pour créer du lien par l'échange et le partage des biens et des émotions. Le partage des informations et donc la compréhension auxquels aspire l'ethnologue passent nécessairement par ces moments de lien et la commensalité. Si l'ethnologue occidental voyage, s'il va sur le terrain et éprouve des difficultés à entrer en communication avec ceux sur lesquels il prétend exercer son esprit d'analyse, c'est bien parce qu'il n'a pas été éduqué dans ce sens. Il y a des efforts à faire ; à quoi il faut ajouter la légitime suspicion des « ethnologisés » envers ceux qui ont toujours prétendu imposer leurs vues (religion, idéologie consumériste, etc.) et qui sont incapables d'écouter l'autre, d'entrer en empathie.

Mais n'est-ce pas précisément une frustration originelle et presque constitutive qui pousse l'ethnologue à aller voir ailleurs s'il y est. C'est ce que semble dire Jean Guiart lorsqu'il écrit : « *Issu de la recherche de ce qu'il y avait au-delà du mystère et de l'inconnu, c'est-à-dire par-delà les mers, l'ethnologue est resté fils spirituel de saint Brendan. L'amère conscience de ce que sa propre société n'a rien d'idéal est à l'origine de sa vocation.* » (Guiart, 1970, page 7) Saint Brendan est ce moine irlandais qui partit sur un frêle esquif, sans gouvernail,

en quête du paradis sur les mers du nord. L'ethnologue, lorsqu'il largue les amarres, s'embarque-t-il pour Cythère; part-il en quête de son paradis? Serait-il un navigateur solitaire⁸?

L'un des premiers actes d'éducation des Indiens Teko de Guyane consiste à emmener les enfants sur les terres ancestrales; chaque endroit est marqué par une anecdote, un accident, un événement guerrier, une apparition étrange, etc., que les adultes racontent à l'envi. L'enfant apprend ainsi à se repérer dans un monde où il naît sans amers. C'est précisément ce qui manque à l'Occidental: ses ancêtres supposés, Adam et Ève, ont été chassés, pour des raisons dont il faudrait discuter, hors du jardin d'Éden. C'est là le lot commun de tous les êtres humains, à quelque société qu'ils appartiennent: nous vivons éloignés du monde, coupés de nos racines, de la nature, de notre nature⁹, de ce qui fait sens. Mais, à la différence des sociétés traditionnelles qui multiplient les occasions de se rapprocher de la condition édénique (par la fête, les exercices du corps-source de plaisir et non de péché, etc.), les chrétiens sont bannis, sans espoir de retour, du paradis en ce monde car les portes leur en sont à jamais fermées¹⁰. Ce monde qui, désormais, devient un long chemin de croix.

L'ailleurs, l'étrange, l'étranger n'est pas toujours au-delà des mers, je l'ai dit déjà, il peut être le voisin de palier, tout aussi près ou lointain que les îles du Pacifique. Dans le seul roman qu'il eut le temps d'écrire avant de mourir au champ d'honneur en 1914, Alain-Fournier met en scène l'amour du Grand Meaulnes et d'Yvonne de Galais. Celle-ci s'exprime ainsi: «*Et puis j'apprendrais aux garçons à être sages, d'une sagesse que je sais. Je ne leur donnerais pas le désir de courir le monde [...] je leur enseignerais à trouver le bonheur qui est tout près d'eux et qui n'en a pas l'air...*» (Fournier, 1971, page 180) Pourquoi chercher ailleurs? Dans une société, disons la société occidentale – si une telle chose existe – qui prône l'individualisme, qui favorise la concurrence, l'affrontement, plutôt que la conciliation et la solidarité, n'est-il pas plus nécessaire encore de se distancier de soi pour rencontrer l'autre, pour se retrouver dans le miroir de l'autre? L'identité n'est-elle pas fondée sur la reconnaissance de différences?

Si l'important n'est pas d'arriver mais de partir, le rêve, la vision, le voyage chamanique, avec ou sans apport de quelque psychotrope, peuvent déjà nous permettre d'entrer en communication avec les mondes extérieurs, via nos mondes intérieurs; la subjectivité et l'objectivité ne font plus qu'un et l'un des grands problèmes de l'ethnologie est ainsi résolu.

Même s'il existe quelques opinions contraires, il est permis de dire que les premiers voyageurs, explorateurs de nouveaux mondes, d'Indes orientales et occidentales, d'Afriques réelles et imaginaires, pleins de rêves d'exotisme, découvrirent des paysages peu perturbés par les êtres humains; des êtres humains parfois nus qu'ils s'empressèrent de recouvrir des dépouilles parfois létales¹¹ de la civilisation pour les conformer à une morale hypocrite (« *Cachez ce sein que je ne saurais voir...* ») et antinaturelle.

Les premières descriptions des pays et des peuples étranges, et encore largement aujourd'hui, oscillent entre deux types de jugements, l'un positif, l'autre négatif. C'est particulièrement démonstratif dans le cas de l'Amazonie décrite tour à tour comme enfer (le fameux « enfer vert ») et paradis (les oiseaux, les fleurs, les cours d'eau...)¹². C'est que l'Occidental chrétien, ou fortement marqué, sans qu'il en ait forcément conscience, par cette idéologie, ballotte entre deux tendances: l'une qui l'attache à un terroir-gîte dont il craint de s'éloigner, l'autre qui le pousse à l'exil en pays lointains pour y trouver les repaires et les repères qui lui manquent.

Bien avant que les beatniks prennent la route, dans les années 1950, les coureurs des bois de la Nouvelle France ne se sont guère posés de questions; ils ont préféré les bois aux jardins à l'anglaise et ils ont « filé à l'anglaise » chez les « sauvages » pour *se retrouver* (dans tous les sens de l'expression). Beaucoup épousèrent des « sauvagesses » et adoptèrent la vie « primitive », définitivement perdus pour la civilisation...

Alors, l'ethnologue? Et bien, il peut, lui aussi, tomber sous le charme des sirènes (ou des vahinés) et il sera seulement perdu pour la science. Mais, le plus souvent, il continue, jusqu'à l'épuisement, de naviguer entre deux eaux, tiraillé entre mers et rivages. Après avoir tué sous lui plus d'une monture, il peut

revenir, un peu plus sage et plus savant, tel le poète¹³, « *vivre entre ses parents le reste de son âge* » et écrire quelques livres...

Pour clore provisoirement cette réflexion, je répondrais volontiers à l'invitation de Jean-Marie Le Clézio qui, pour n'être pas ethnologue n'en est pas moins homme : « *La rencontre avec le monde indien n'est plus un luxe aujourd'hui. C'est devenu une nécessité pour qui veut comprendre ce qui se passe dans le monde moderne. Comprendre n'est rien : mais tenter d'aller au bout de tous les corridors obscurs, essayer d'ouvrir quelques portes : c'est-à-dire, au fond, tenter de survivre. Notre univers de béton et de réseaux électriques n'est pas simple. Plus on veut l'expliquer, plus il nous échappe. [...] Partir, nous voulons partir. Mais pour où ? Tous les chemins se ressemblent, tous sont des retours sur soi-même.* » (Le Clézio, 1971, pages 13 et 14)

NOTES

- 1 Tout au plus un rêve d'ethnologue !
- 2 C'est bien connu, toutes les Indiennes, surtout lorsqu'elles sont jeunes et jolies, sont des princesses... du moins au cinéma !
- 3 Cette plume m'est « confiée » car on ne donne pas une plume d'aigle ; celle-ci a vocation à être transmise à ma fille ou à toute personne que j'estimerai digne d'un tel honneur.
- 4 Arthur Rimbaud (1854-1891), poète-aventurier, fut surnommé « L'homme aux semelles de vent ».
- 5 Pour ceux qui n'auraient pas lu l'ouvrage éponyme de l'abbé Bernard Alexandre, rappelons qu'en Normandie les « horsains » sont « les étrangers », « ceux qui ne sont pas d'ici »...
- 6 J'emprunte ce concept à Edward Hall.
- 7 Robert Jaulin a bien démonté ce processus dans l'ensemble de ses écrits.
- 8 Au moment où j'écris ces lignes a lieu le départ, à Saint-Malo, de la Route du rhum.
- 9 La « part maudite », animale, refoulée, interdite.
- 10 Rappelons que les portes du jardin d'Éden sont gardées par des anges et des épées de feu.
- 11 Je fais ici allusion au fait qu'au cours des guerres indiennes, l'un des procédés du génocide fut de distribuer aux Amérindiens jugés « hostiles » des couvertures qui avaient servi à des malades de la variole.
- 12 Voir, à ce sujet : Navet, 1991.
- 13 Joachim du Bellay, XVI^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*, Fayard-Le livre de poche, Paris, 1971 (1913)
- ALEXANDRE Bernard, *Le Horsain. Vivre et survivre en pays de Caux*, coll. Terre humaine, Plon, Paris, 1988
- AURÉGAN, Pierre, *Jean Malaurie, une introduction*, Pocket, Paris, 2014
- DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris, 2005
- DU BELLAY Joachim, « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... », *Les Regrets*, XVI^e siècle
- FOUCHET Max-Pol, *Les peuples nus*, Buchet-Chastel, Paris, 1953
- GUIART Jean, *Clefs pour l'ethnologie*, Seghers, Paris, 1971
- HALL Edward, *La dimension cachée*, Points, Paris, 1978
- JAUIN Robert, *L'univers des totalitarismes. Essai d'ethnologie du « non-être »*, éditions Loris Talmart, Paris, 1995
- KARDINER Abram, PREBLE Edward, *Introduction à l'ethnologie*, Gallimard, Paris, 1966
- LE CLÉZIO Jean-Marie-Gustave, *Haï*, éditions Albert Skira, Paris, 1971
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, coll. Terre humaine, Plon, Paris, 1955
- NAVET Éric, *Ike min anam, « Il était une fois... ». La « dernière frontière » pour les peuples indiens de Guyane française*, éditions Nitassinan, Épinal, 1991
- NAVET Éric, *L'Occident barbare et la philosophie sauvage. Essai sur le mode d'être et de penser des Indiens Ojibwé*, Homnisphères, Paris, 2007
- PANOFF Michel et Françoise, *L'ethnologue et son ombre*, Payot, Paris, 1968

Éric Navet est professeur émérite d'ethnologie, aujourd'hui à la retraite.

Lire en son honneur un récent livre-hommage de quelques-uns de ses amis: *Territoires d'anthropologues. Mélanges pour Éric Navet*, sous la direction d'Aggée Célestin Lomo Myazhiom et Roger Somé, Strasbourg, éditions Histoire & Anthropologie, 2013.



À Oiapoke, au Brésil, de l'autre côté du fleuve et à deux pas de la Guyane française, dieu et son prophète sont partout et trouvent toujours des solutions!



l'autre voie

www.croiseedesroutes.com

